

décoré?

—C'est un faux berger. Son manteau, qu'il porte attaché simplement sur l'épaule gauche, est en peau d'un tigre qu'il a vaincu.

—Il est donc couvert de peaux, ce berger?

—Probablement, il doit avoir aussi des gants en peaux de lapin.

—Non, il n'a pas de gants, mais un superbe poignard avec une lame de Tolède.

—Coquelicot est d'une jolie taille, bien fait, bien tourné; sa figure est aussi noble que séduisante. Sa bouche laisse voir une quarantaine de dents parfaitement rangées et si blanches qu'on les croirait en porcelaine.

—Quarante dents! mais on n'en a pas tant que cela ordinairement: je croyais que trente-deux était le maximum!

—Madame, dans un roman, je crois bien qu'on peut donner à son héros quelques dents de plus qu'au premier venu?...

—Oh! certainement, c'est une simple remarque que je faisais!...

—Coquelicot a les cheveux d'un noir d'ébène, et il porte une queue pour en faire revenir la mode.

—Ce charmant jeune homme a le front noble et fin et le nez légèrement retroussé du bout...

—Ah! madame, quelle faute!... Ah! de grâce, changez cela!

—Quoi donc, madame?

—Ne faites pas un nez retroussé à votre amoureux... C'est impossible... D'abord, jamais un nez retroussé, chez un homme, ne peut inspirer de l'amour, de la passion du sentiment! Le nez retroussé a quelque chose de moqueur, de gouailleur, de badin, qui vous invite à rire, mais ne vous fait pas soupirer. C'est chez les nez droits, les nez grecs, que vous trouverez des hommes passionnés; les nez aquilins peuvent en éprouver aussi, mais chez ceux-là il s'y mêle de la réflexion, de la méditation, de l'astuce, et il faut rarement se fier à leurs discours.

—Il me paraît, madame, que vous avez fait sur les nez une étude approfondie.

—En effet, madame, et d'abord, en voyant un homme camus ou dont le nez est retroussé du bout, je ne puis m'empêcher de me rappeler l'explication que donne Rabelais sur cette partie du visage.

—Vous avez lu Rabelais, madame? Je croyais qu'une dame ne pouvait pas lire cet auteur-là.

—Erreur, madame, toujours erreur!

—Enfin, puisque cela vous contrarie tant, je changerai le nez de Coquelicot-Bleu, je lui donnerai un nez aquilin.

—Votre roman y gagnera cent pour cent!

A Continuer.

—Vois-tu, Ernest, j'ai des idées de voyage! Je voudrais aller en Chine, gagner de l'argent. Crois-tu qu'il me faudrait longtemps pour faire là-bas un petit magot?

Mais non!... comme partout, neuf mois environ!

LE GROGNARD.

MONTREAL, 30 Juin 1883.

A NOS ABONNES.

Bon nombre d'abonnés ont rempli leur devoir à notre égard. Nous les en remercions et félicitons. Plusieurs cependant sont encore en arrière avec nous; les comptes leur seront envoyés immédiatement. Ils voudront bien, sans doute, les acquitter sans retard. Nous ne saurions faire continuellement des sacrifices pour le maintien de notre journal.

A nos abonnés donc de nous remettre fidèlement l'obole qu'ils nous doivent.

Pour ceux qui nous doivent plus d'une année et qui ne paieront pas leurs arrérages d'ici au quinze de juillet, le journal leur sera discontinué et leurs comptes mis entre les mains d'un avocat.

L'ADMINISTRATION.

PROCESSION ST-JEAN-BAPTISTE.

OBSERVATION ET REMARQUES.

Toujours la même chose cette fameuse procession, et cependant nous sommes forcés pour intéresser le lecteur de donner un compte rendu qui soit différent de celui de l'année dernière.

Commençons donc par le commencement.

Aspect général de la ville.

Beaucoup de feuilles d'érable dans les rues et à peu près autant de gens en brosse. Enthousiasme indescriptible. Non le Canada n'a pas oublié la mère-patrie, etc etc...

DESCRIPTION DE LA PROCESSION.

Elle n'était pas très bien organisée, il y avait des intervalles pendant lesquels il ne passait rien.

Ah! voilà les pompiers avec leurs instruments.

Un homme d'âge nous fait cette observation judicieuse: «On a raison d'inviter les pompiers le jour où il n'y a pas d'incendie.»

Après avoir bien examiné les pompiers, nous apercevons un grand char sur lequel est écrit en grosses lettres cette phénoménale phrase.

Artistes et Cigariers.

Rien que cela!

Nous ne désespérons par l'année prochaine de lire les artistes chaudronniers et les artistes charretiers. C'est pas la peine de se priver pendant qu'on y est.

Bigre! deux vaches avec des magnifiques cornes dorées. On ne sait si cela représente l'agriculture ou les maris malheureux.

C'est ce qu'on pourrait appeler une allégorie à deux fins.

Nous saluons avec plaisir le sauvage qui se bat depuis de nombreuses années, avec un air si féroce. Nous constatons qu'il ne vieillit pas malgré toute la fatigue qu'il doit éprouver à une lutte acharnée et si longue! quand donc l'armistice.

lit pas malgré toute la fatigue qu'il doit éprouver à une lutte acharnée et si longue! quand donc l'armistice.

Passé ensuite des citoyens en voiture avec de beaux bouquets à la main et qui ont l'air de rudement s'embêter.

Les cordonniers—avec du vrai cuir et de la vraie chaussure—ces gens là ont le cœur gai et pourraient faire bon chœur au théâtre royal. Mais quand ils n'ont plus de souliers à la main ils deviennent muets comme des carpes. C'est pourquoi on n'a pas pu les utiliser.

Les bouchers, groupe imposant, on croirait revoir ces preux et chevaliers qui se tenaient si fièrement à cheval. Seulement la lance et la cuirasse est remplacé par le tablier et le fusil à aiguiser.

La procession se trouvant interrompue nous allons en profiter pour faire une simple observation.

Pourquoi diable n'y a-t-il pas un char pour représenter l'intéressante corporation des *bars keepers*. On pourrait faire quelque chose de magnifique, les quatre côtés du char seraient formés par 4 bars, on y verrait Baptiste Emond, Fortin, Marion et Joe Beef, distribuant gratis à la foule altérée la liqueur nationale.

Nous connaissons bon nombre de citoyens qui suivraient ce char avec conviction et recueillement.

Enfin voilà des bannières et les sociétés de tempérance, saluons-les avec le respect dû à la vertu.

Deux carrosses portent les délégués des sociétés françaises, très dignes nos frères de là-bas, et nous ne pouvons nous empêcher de nous sentir la larme à l'œil.

Beaucoup d'autres groupes et chars mériteraient une description, mais il faut savoir se borner, contentons-nous de dire que tout le monde a fait de son mieux. Nous avons regretté par exemple de ne pas voir le Colonel Labranche à cheval dans son grand uniforme de parade, cela aurait été imposant.

Mais il paraît que le Colonel Labranche a refusé à cause de la grande chaleur; il voulait se présenter dans son costume de bain comme délégué d'une société de natation.

La commission a refusé.

M'ORY.

LA RUE THIBAULT.

Il y a quelques années nos édiles ont eu la louable idée de donner aux rues de Montréal le nom des Canadiens dont les noms appartiennent à l'histoire. C'est ainsi que l'on a donné à des rues des noms de Maisonneuve, Champlain, Chomedey, de Brezoles etc. Le *Grognard* a applaudi à cette innovation.

Dans un rapport du comité des chemins présenté récemment un conseil de ville il est question d'une nouvelle rue ouverte, quelle part dans le haut de la rue St. Denis, rue à laquelle un lonstic aurait donné le nom de Thibault.

La rue Thibault!

En voilà une rue qui portera un nom historique, une rue qui transmettra à nos arrière petits-neveux la mémoire du plus grand des tribuns des temps modernes.

Comme il y a quelque chose de fatidique dans le nom de Thibault nous craignons fort que la nouvelle rue ne donne beaucoup de tintoin aux officiers du bureaux de santé et aux constables de la police.

Dès que la nouvelle rue sera habitée des rapports seront faits au conseil de salubrité se plaignant du mauvais état des égouts qui empoisonneront l'air par leurs miasmes pesillents. Le chef de police recevra tous les jours des plaintes dans le genre des suivantes:

Depuis quinze jours il y a trois chats mort sur la rue Thibault.

Les vidangeurs n'ont pas paru depuis une semaine sur la rue Thibault.

Plusieurs quarts de déchets ont été répandus sur la rue, et répandent une odeur insupportable.

De son côté l'officier de santé recevra des notes comme les suivantes:

Il y a dix cas de picotte confluente dans la rue Thibault où la diphtérie exerce des ravages alarmants depuis plusieurs mois.

Nous attirons l'attention du bureau de santé sur des cours sales aux Nos. 60, 62, 65 et 67 de la rue Thibault.

Bref les nuisances seront permanentes sur cette rue infortunée.

Les ruelles Pichotte et St. Alphonse et la Cour de Tabb sur la rue Ste Hermine devront céder la palme à la nouvelle rue pour la malpropreté et l'insalubrité.

Nous conseillons au département des chemins de ne pas adopter le nom de Thibault pour une nouvelle rue, s'il tions à qu'elle soit habitable et bien entretenue. La fatalité, voyez-vous, s'attache à certains noms.

Un nommé Duverger ou Duberger depuis qu'il a été promu au grade de greffier de la cour du recorder, n'appellerait pas la Reine sa cousine. Aujourd'hui vous le voyez poser dans son bureau comme la statue de l'arrogance sculptée par la main de l'effronterie.

Pendant qu'il n'était que député greffier il ne pouvait courber l'échine assez bas devant les représentants de la presse pour obtenir la faveur de placer son nom devant le public. Tous les ans, c'était régulier comme un mouvement de chronomètre, il passait aux reporters de chaque journal une demi-feuille de papier contenant un travail intellectuel réellement herculéen. C'était une statistique de tous les pochards qui avaient reçu pendant le cours de l'année l'amende classique ce *One Dollar or eight days*. Il recommandait aux plumitifs des journaux de ne pas oublier son nom comme l'auteur de cette œuvre frappée au coin d'un génie hors ligne. Oui, il ne fallait pas oublier son nom, car le malheureux dévorerait l'arrogance, était fatigué de ramer dans la sombre galère des

incompris et il ne caressait qu'un rêve, celui d'entrer dans les bottes de feu M. Ibbotson. Il y avait toujours une autre recommandation celle de lui faire des compliments pour ce travail.

Aujourd'hui Duberger prend des airs de commandeur. Il traite les reporters du haut de sa grandeur. Il ne leur ménage pas les coups de fêle. Il tient à leur faire sentir d'une manière souveraine et digne de lui qu'il est un des gros casques dans l'administration de la justice.

Le *Grognard* a eu à souffrir des manières grossières du greffier robarbatif et il l'avertit aujourd'hui que s'il n'édulcore pas ses façons d'agir avec les reporters, qu'il lui servira une soupe à une température de 200° Fahrenheit.

L'AMOUR D'UN BARBIER.

La cour d'as-sises d'Ile-et-Vilaine jugeait ces jours derniers un jeune barbier du village de Saint-Broladre, qui, dans un accès de jalousie, a voulu couper avec un rasoir la gorge de sa fiancée. Les circonstances dans lesquelles les faits se sont passés méritent d'être relatées:

Victor Carré—c'est le nom de cet Othello—est un jeune homme de vingt-cinq ans. Vivement épris d'une de ses payses, Eugénie Petit, âgée de dix-neuf ans, il avait fait à la jeune fille l'aveu de son amour, et une promesse réciproque de mariage s'en était suivie. Il avait même été décidé que la nocce aurait lieu l'an prochain. Mais il paraît qu'une simple parole donnée ne suffisait pas au jaloux Carré; aussi eut-il l'idée assez singulière d'imposer à sa fiancée l'acceptation d'un contrat où la promesse de mariage était formellement stipulée de part et d'autre, «sous la sanction d'un dédit de 300 francs à la charge du parjure.» Quelques jours se passèrent; le jeune barbier semblait absolument rassuré par l'arrangement intervenu entre sa fiancée et lui, quand les propos inconsidérés d'une mendiante vinrent subitement réveiller sa jalousie. Violentement surexcité, convaincu qu'il était le plus infortuné des amoureux, il se mit aussitôt à la recherche d'Eugénie Petit et la joignit dans un champ:

—Veux-tu m'embrasser? lui dit-il avec un sourire amer.

Eugénie se laissa embrasser une fois; mais voyant l'état d'excitation de son futur, elle voulut s'enfuir aussitôt après. Carré la retint, et tirant de sa poche un rasoir, il en frappa deux fois la jeune fille à la gorge, en lui disant d'un air égaré: «Tu m'as un jour menacé de me brûler la cervelle si je t'abandonnais... Toi, tu as trahi ton serment, et je vais me venger!» Eugénie s'affaissa tout ensanglantée. Carré la crut morte, et revint aussitôt au bourg en proie au désespoir le plus vif: —J'ai tué ma fiancée! gémissait-il, j'ai tué ma fiancée!...

Eugénie, cependant, n'avait été que légèrement blessée, et, au bout de quinze jours, elle était